PERROTIN

Gérard SCHNEIDER

Transfuge,

La leçon du maître

December 2022

Transfuge
La leçon du maître
Damien Aubel
December 1, 2022

La leçon du maître

Certaines expos et certains peintres méritent l'épithète de « sublime ». Celle de **Gérard Schneider** chez **Perrotin** l'est.

PAR DAMIEN AUBEL

EXPOSITION GERARD SCHNEIDER
Perrotin, jusqu'au 17 décembre, perrotin.com

Sans titre, circa 1983, Acrylic on paper
149.5 x 107.5 cm | 58 7/8 x 42 5/16 inch
© Gérard Schneider / ADAGP, Paris 2022
Courtesy of the Estate of Gérard Schneider and Perrotin

La pluie battante, insinuante, criblait les rues et les passants ce soir transi de novembre, mais fibres, moelle et moral imbibés se sont voluptueusement séchés à l'issue des minutes inaugurales passées dans la première salle de l'exposition, au rez-de-chaussée, extraordinaire vaisseau bleu crépuscule, caressé d'ombres, où rayonnent, ronronnent presque, les puissantes chaleurs de Gérard Schneider (1896-1986). Elle a ce caractère paradoxal, cette qualité d'effet propre aux flambées régénérantes, la couleur lumineuse de ce maître de l'Abstraction lyrique : ample et pourtant resserrée, concentrée sans étroitesse, appliquée en larges écharpes vives, flottantes, infléchies en une suggestion d'enrobement, jamais cependant si étalées qu'elles gagneraient en surface à proportion de l'affaiblissement de leur intensité. Ce sont des âtres, ses toiles et aussi ses grands papiers.

Les jaunes et les bleus s'impriment dans la mémoire comme ceux de Miró, et ce noir effrangé, élimé, ondulant, tissu faussement fragile, solidement implanté sur la toile, aérien et dense – peut-être ce noir parle-t-il la langue d'Hartung. Assurément il a, comme les jaunes, les bleus, ce beau rouge et les verts, une portée d'autant plus étendue que tout l'art de Schneider tend vers l'enroulement. Ni profusion d'anneaux ni spirales infiniment tourbillonnantes : Schneider lance le mouvement, il ne l'épuise pas, et ses formes sont de puissants abrégés d'un rêve ou d'un désir d'encerclement. Le foyer auquel je me réchauffe est circulaire dans l'esprit, et au terme d'« encerclement », il faut peut-être préférer celui d'« embrassement ». Toujours est-il que l'emploi de ces grands foulards de peinture ici, de surfaces gigognes ailleurs (un bleu serti dans un noir lui-même logé au cœur d'un jaune), fait bien office de foyer, dans l'acception la plus rigoureusement optique. Ebauchant, sans constriction ni étranglement, des limites, tels des opérateurs de concentration commençant à circonscrire, à serrer…

Tout cela est dit avec trop d'aridité – l'art de Schneider, lui, n'a rien d'inhospitalier. Au contraire. Il est splendide, opulent dans la couleur qu'il verse à pleines mains, à pleines forces ; il est foisonnant comme seul le génie abonde, ne se refusant la jouissance d'aucun trait, d'aucune forme, telles les variations – torsion, flexion, compression – de ces tiges noires récurrentes ; mais le dehors somptueux n'intimide pas, ne s'enchante point de lui-même avec la hauteur de la souveraineté à laquelle il a pourtant de considérables titres. Cet art résolument abstrait donne à l'œil une impression comparable à celle de la peinture hollandaise d'antan. Schneider, par les seules, mais inépuisables, ressources de la couleur et des arrangements formels crée des arrière-plans. Ce blanc que semble cacher une tache bleue, ce noir vague derrière un jaune vif : il y a une distance à parcourir, une superficie à arpenter ou à deviner. Un foyer où entrer.

RÉVÉLATION(S)
Máté Dobokay, Galerie Bigaignon, jusqu'au 23 décembre, bigaignon.com

Porté par la volonté d'affirmer un rapport renouvelé à la photographie, l'artiste hongrois Máté Dobokay nourrit une investigation expérimentale et processuelle, laquelle rapproche ses travaux de l'art conceptuel. Attentif à l'observation des variations, mais également au respect des aspérités, Dobokay réalise ses chimigrammes sur du papier photosensible préalablement froissé, lesquels évoquent tout à la fois les œuvres de Simon Hantai et de l'expressionnisme abstrait. À leur surface, comme logée dans les plis, apparaît une suite de motifs formés par les réactions chimiques, mettant ainsi au jour l'essence même de la substance photographique. Ses œuvres instruisent alors les constituants élémentaires du médium et notamment les solutions d'argent, que Dobokay s'approprie au moyen d'une approche tactile : par l'électrolyse de fixateurs usagés, il en recueille la matière puis la dépose sur des supports variés – verre ou bien feuilles de zinc titane - conférant à la photographie une teneur sculpturale.
MAUD DE LA FORTERIE